





LES DIX-MILLE

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

Pour la présente édition :  
© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1299-9

XÉNOPHON

LES DIX-MILLE  
ou l'Anabase

Texte révisé et traduit du grec ancien  
par PASCAL CHARVET et ANNIE COLLOGNAT

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



LIRE *L'ANABASE*  
*OU L'EXPÉDITION DES DIX-MILLE AUJOURD'HUI*

par Stéphane Gompertz,  
ambassadeur de France

Vingt-quatre siècles se sont écoulés depuis le périple des Dix-Mille. L'Asie Mineure continue à nourrir l'actualité. Elle a changé plusieurs fois de visage. Pourtant, les textes antiques peuvent encore nous livrer quelques clés pour comprendre cette région complexe : *L'Anabase ou l'Expédition des Dix-Mille* est l'un d'entre eux. Son auteur, l'Athénien Xénophon, a été à la fois acteur et chroniqueur des événements qu'il relate. S'il est d'abord témoin de son époque, de ses conceptions, de ses rêves, certaines de ses observations frappent par leur modernité. Cette actualité du récit original pour les lecteurs ou les auditeurs grecs de Xénophon, au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, est rendue particulièrement accessible pour le public d'aujourd'hui grâce à la vive et nouvelle traduction ainsi que les regards croisés particulièrement éclairants que nous proposent Annie Collognat et Pascal Charvet. Car c'est une aventure étonnante de modernité

que celle de ces hommes engagés en terre étrangère sans connaître leur ennemi et qui deviennent bien vite des soldats perdus – même si les mercenaires grecs<sup>1</sup> de 400 avant J.-C. diffèrent passablement des soldats de fortune qui offrent aujourd’hui leurs services aux sociétés de sécurité privée, aux chefs de rébellion ou aux dictateurs, voire aux grandes puissances comme les États-Unis ou la Russie.

Xénophon et les troupes qu’il a (non sans mal) commandées sont passés par quatre pays modernes : Grèce, Turquie (surtout), Syrie, Irak. Ils n’ont pas pénétré dans ce qui est aujourd’hui l’Arménie, la Bulgarie ou l’Iran, mais ils ont eu affaire aux Arméniens, aux Thraces et – principalement – à l’empire perse, car ils sont intervenus, sans le savoir au départ, dans une querelle dynastique entre le roi Artaxerxès et son frère Cyrus. Lire ou relire *L’Anabase ou l’Expédition des Dix-Mille* aujourd’hui appelle des rapprochements entre un lointain passé et l’époque que nous vivons : changements et fractures laissent percevoir de remarquables lignes de continuité.

## SURVIVANCES ET BOULEVERSEMENTS

La Grèce antique n’est pas une nation : elle existait en tant qu’ensemble de *poleis*, des cités divisées, souvent en guerre les unes contre les autres, mais unies par le

1. Voir *Regards : Les Hommes de bronze*, p. 517.



sentiment d'une identité commune. Malgré les discordes incessantes, ce sentiment est constant dans l'*Anabase* : il s'exprime dans la joie des retrouvailles après les épreuves. « On se remit en marche : on voulait rejoindre au plus vite les autres Grecs au port de Calpè. Chemin faisant, on pouvait voir les traces de pas des Arcadiens et des Achaïens sur la route qui conduisait au port de Calpè. Quand les deux troupes se retrouvèrent, les soldats éclatèrent de joie : ils s'embrassèrent comme des frères » (VI, 3, 24).

Les trois autres pays modernes, Turquie, Syrie, Irak, parcourus par les Dix-Mille sont apparus bien plus tard. Inversement, outre les Thraces, de nombreux peuples que décrit Xénophon ont disparu et on peine à les identifier, à l'exception des Kurdes si on admet qu'ils descendent des Cardouques (eux-mêmes se réclament volontiers des Mèdes). Mais certaines tensions perdurent, avec des acteurs et des modalités différents : opposition entre une puissance dominante (jadis la Perse, aujourd'hui la Turquie) et des populations minoritaires ; antagonisme avec la Grèce ; poids de la Perse (aujourd'hui l'Iran) ; indépendance impossible ou précaire des populations subjuguées ; marginalisation des peuples de la Mésopotamie, lointains héritiers de l'empire babylonien et plus ou moins nostalgiques de l'unité arabe perdue.

Au-delà des fluctuations politiques, nous relèverons trois changements majeurs : l'émergence du pétrole, la prégnance de la religion et la raréfaction de l'eau.

## 1. D'UN EMPIRE LES AUTRES

La puissance perse n'a pas disparu avec Alexandre le Grand. Elle retrouva son éclat sous les Parthes, puis les Sassanides. En 260 de notre ère, le roi sassanide Chapour I<sup>er</sup> triompha des Romains et captura l'empereur Valérien : l'épisode est commémoré sur un bas-relief du site archéologique de Naqsh-e Rostam, près de Persépolis. En 1971, le chah d'Iran Reza Pahlavi célébra à Persépolis le 2500<sup>e</sup> anniversaire de l'empire perse ; il déclara à cette occasion : « Cyrus, nous voici devant ton éternelle demeure pour te dire solennellement : dors en paix, toujours, car nous, nous sommes en éveil. Et nous le resterons pour surveiller ton glorieux héritage. » La Perse a survécu à sa manière dans l'Iran d'aujourd'hui, qui aspire, comme du temps du chah, à devenir une grande puissance régionale (voire à acquérir la maîtrise de l'arme nucléaire). À la fin de la dynastie des Séleucides (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), les Perses avaient cessé de dominer l'Asie Mineure et les côtes de la mer Égée. L'Iran des ayatollahs est redevenu une force au Proche et au Moyen-Orient en appuyant le Hezbollah au Liban, Bachar el-Assad en Syrie et les milices chiïtes en Irak.

### *De la Perse à la Turquie*

Tous les territoires parcourus par Xénophon ont fait partie de l'empire ottoman. Tout comme la Perse antique, cet empire a fait preuve d'une remarquable longévité.

Son unité a volé en éclats après 1918. Le traité de Sèvres (1920), signé par Mehmed VI, prévoyait un mandat britannique pour la « Mésopotamie » (aujourd'hui l'Irak) et français pour la Syrie. L'Irak est devenu pleinement indépendant en 1930; la France a reconnu l'indépendance de la Syrie en 1944, mais les derniers militaires français ne sont partis qu'en avril 1946.

Le traité de Sèvres prévoyait aussi la cession à la Grèce de Smyrne et de sa région ainsi que celle de la Thrace orientale; il fut récusé par Atatürk et ses partisans; l'armée grecque fut défaite par les kémalistes en septembre 1922. En juillet 1923, le traité de Lausanne rendait Smyrne et la Thrace orientale à la Turquie, qui inclut donc, comme l'empire perse d'autrefois, toute la côte orientale de la mer Égée.

Atatürk a instauré la république. La Turquie a adhéré à l'OTAN, en même temps que la Grèce, en 1952. Elle s'est associée à la Communauté européenne en 1963; elle a déposé sa candidature d'adhésion en 1987. A-t-elle tourné le dos à son passé ottoman? La politique du gouvernement islamo-conservateur de Recep Tayyip Erdoğan donne à croire le contraire. La Turquie a pris ses distances avec l'OTAN en achetant des missiles russes (même si elle esquisse aujourd'hui un rapprochement avec l'Alliance atlantique); elle est intervenue en Syrie contre le régime de Bachar el-Assad et contre les Kurdes, lâchés par l'Occident; elle a envoyé soldats et mercenaires en Libye; elle a appuyé l'Azerbaïdjan contre l'Arménie; elle a lancé

des opérations de prospection gazière dans les eaux territoriales grecques. La mer Égée est une zone de tensions internationales comme au temps de Xénophon.

Les villes grecques d'Asie Mineure, indépendantes sous les Perses, ont été enlevées par les Turcs bien avant la chute de Constantinople. Ils sont restés. Les Ottomans ont même subjugué la Grèce actuelle, qui n'a recouvré son indépendance qu'en 1830. Bien que les deux pays fassent partie de l'OTAN, l'antagonisme s'avive périodiquement, comme autour de Chypre en 1974 (opération Attila et création de la « République turque de Chypre du Nord », reconnue par la seule Turquie).

Se sont ajoutées récemment les tensions sur l'exploitation potentielle des hydrocarbures : la Turquie a dépêché le navire *Oruç Reis* au large de l'île grecque de Kastellorizo pour effectuer des recherches sismiques. La Grèce a augmenté de 60 % ses dépenses militaires dans le budget de 2021.

### *De la Perse à l'Iran*

Entre la Turquie et l'Iran, les relations sont contradictoires. Les deux pays ont des positions antagonistes en Syrie : la Turquie souhaite le renversement du régime de Bachar el-Assad ; du temps du père de Bachar, Hafez, de vives tensions avaient opposé les deux pays au sujet du soutien allégué de la Syrie aux Kurdes du PKK et de l'exploitation des eaux de l'Euphrate. L'Iran appuie Bachar *via* le Hezbollah. Le militantisme islamique du

sunnite Erdoğan peut faire de l'ombre à la révolution islamique (chiite) iranienne, même si le régime des mollahs paraît surtout soucieux de maintenir son emprise politique et économique. Mais l'opposition n'est pas absolue. Dès 1998, l'Iran et la Turquie avaient signé un accord de coopération sécuritaire : l'Iran reconnaissait le caractère terroriste du PKK. La Turquie a soutenu l'accord de 2015 sur le nucléaire iranien. L'Iran fut un des premiers États à condamner la tentative de coup d'État en Turquie (juillet 2016). Les deux pays ont signé avec la Russie, en mai 2017, l'accord d'Astana qui devait créer quatre « zones de désescalade » en Syrie. La Turquie continue à importer du pétrole et du gaz d'Iran, même si les livraisons ont diminué du fait des sanctions américaines.

## 2. MINORITÉS ET PEUPLES DÉMEMBRÉS

L'empire perse commandait à de nombreux peuples. Selon Xénophon (VII, 8, 25), beaucoup d'entre eux étaient indépendants. Aujourd'hui, la Turquie et l'Iran admettent l'existence de certaines minorités.

### *Le cas turc*

Depuis le traité de Lausanne, la Turquie reconnaît trois minorités : Arméniens, Grecs et Juifs. En revanche, Kurdes, Arabes et Alévis sont considérés comme musulmans, et donc comme turcs.

La population grecque s'est drastiquement réduite

après les massacres de Grecs du Pont-Euxin (1916-1923) et surtout l'échange de populations entre la Grèce et la Turquie organisé à la suite du traité de Lausanne. Les Grecs appliquent aux massacres du Pont le terme de génocide, mais celui-ci n'est pas reconnu par la communauté internationale (sauf Chypre et l'Arménie), au contraire du génocide arménien (1915-1916).

### *Le cas iranien*

La loi fondamentale iranienne admet l'utilisation des langues régionales. Cinq sièges au Parlement sont réservés aux chrétiens arméniens et assyriens, aux juifs et aux zoroastriens : comme en Turquie, cette reconnaissance n'affecte que des groupes religieux non musulmans et ne bénéficie ni aux sunnites ni aux groupes ethniques ou linguistiques : Azéris, Turkmènes, Kurdes, Baloutches, Arabes. À l'exception des Kurdes, ces groupes se sentent intégrés : nombre de dirigeants de la République islamique sont des Azéris, dont le guide Khamenei.

### *Arméniens*

Arméniens et Kurdes sont mentionnés par Xénophon. L'Arménie est décrite comme « un territoire vaste et riche » (II, 5, 17 et IV, 4, 9) où les Dix-Mille sont bien reçus (V, 5, 30-34) : tout le contraire des belliqueux Cardouques qui causèrent aux Dix-Mille des « pertes qui dépassaient toutes celles que le Roi et Tissaphernès avaient pu leur infliger » (III, 1, 2).

Les deux peuples ont connu une destinée tragique à l'ère moderne. Les Arméniens ont subi les dominations perse (plusieurs fois), séleucide, parthe, romaine, byzantine, croisée, seldjoukide, mongole, ottomane et russe, et surtout le génocide de 1915-1916. Au moins les Arméniens ont-ils réussi à créer (1918-1920), puis à recréer un État national, fort éloigné de l'Arménie que traversa Xénophon.

### *Kurdes*

Les Kurdes n'ont pas d'État de référence, si petit soit-il. Ils sont près de 40 millions, répartis entre la Turquie (un tiers), l'Irak, l'Iran et la Syrie. L'autonomie prévue par le traité de Sèvres a été abandonnée dans le traité de Lausanne. Toute l'histoire subséquente des peuples kurdes est faite de soulèvements, de scissions et de répressions.

En Iran, une éphémère « république kurde » fut écrasée par l'armée du chah. Le régime de Khomeiny s'est employé à réduire le Parti démocratique du Kurdistan iranien (PDKI). Une des trente et une provinces d'Iran porte le nom de Kordestan, mais ne couvre qu'un faible territoire. Près de la moitié des détenus politiques serait d'origine kurde.

En Irak, l'autonomie accordée par Saddam Hussein en 1970 est restée lettre morte. Les massacres commis par son régime ont inclus l'utilisation de l'arme chimique (Halabja, 1988). Cependant, après la chute de Saddam, Jalal Talabani est devenu président de l'Irak. En mai 2006 a été institué un gouvernement régional du

Kurdistan ; la province jouit de compétences législatives, mais ne comprend ni Mossoul (l'antique Ninive, la Mespila prise aux Mèdes par les Perses – III, 4, 10) ni Kirkouk, riche de ses champs de pétrole, reprise en 2017 aux peshmergas kurdes qui en avaient délogé Daech.

La plus importante communauté kurde vit en Turquie. Les gouvernements successifs ont mis en œuvre une politique d'assimilation : on compte beaucoup de couples mixtes. Cette politique n'en a pas moins été jalonnée de révoltes. En 1978, Adullah Öcalan fonde le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), qui se lance dans la guérilla et le terrorisme, en Turquie et à l'étranger. Malgré des tentatives d'apaisement répétées, y compris sous Erdoğan, les violences se sont poursuivies et les Kurdes sont restés des citoyens de seconde zone. Erdoğan a fait arrêter plusieurs élus du Parti démocratique des peuples (HDP), dont le leader Demirtas, accusés de collusion avec le PKK. La volonté d'éradiquer le PKK a servi de justification à l'offensive contre les enclaves kurdes en Syrie.

Les Kurdes de Syrie avaient profité de la guerre civile pour créer des milices armées (YPG) et constituer un gouvernement autonome. Appuyées par les Occidentaux, les YPG ont résisté à Daech et poussé l'offensive jusqu'à la frontière irakienne. Cependant, profitant du retrait des troupes américaines décidé par Donald Trump, la Turquie a lancé en janvier 2018 puis en octobre 2019 des opérations contre les YPG qu'elle accusait, non sans raison, d'avoir partie liée avec le PKK. Lâchés par les



Occidentaux, les Kurdes ont dû se retirer d'Afrine (une ville du nord-ouest de la Syrie), puis, avec l'ensemble des Forces démocratiques syriennes, de la « zone de sécurité » créée par les Turcs au nord.

### *Héritiers déchirés de la Mésopotamie*

La Syrie et l'Irak sont issus des accords Sykes-Picot qui amputaient la Syrie historique et ouvraient la voie aux deux mandats, britannique et français. Outre cette naissance artificielle, les deux pays ont en commun un nationalisme arabe affiché, la longue domination du parti Baas, même si les deux branches se détestent, une succession de coups d'État, de dictatures, de révoltes et de répressions (y compris à l'aide des gaz), enfin l'émergence sanglante de Daech. En revanche, la Syrie est un pays à majorité sunnite dominé par une dynastie alaouite (Hafez, puis Bachar el-Assad) tandis que l'Irak, à majorité chiite, a, jusqu'à la seconde guerre du Golfe, été dominé par un régime sunnite (roi Fayçal, général Kassem, Saddam Hussein).

La Syrie et l'Irak revendiquent leur identité arabe. Ils font partie de la Ligue des États arabes : ils y retrouvent des pays aussi divers que l'Égypte, le Soudan, le Liban, les États du Golfe, ceux du Maghreb, et encore Djibouti, la Somalie et les Comores (ainsi que l'Autorité palestinienne), qui ont en commun, outre cette affiliation politique et le caractère dominant de l'islam, l'usage de la langue arabe. Historiquement, le concept d'arabité est

tout aussi complexe ; l'Antiquité connaissait plusieurs « Arabies » : l'« Arabie heureuse » des Romains recouvre le nord de l'actuel Yémen ; mais le terme d'Arabie désigne, notamment chez Xénophon (I, 5, 1), un territoire situé au sud de la Mésopotamie, dans la Syrie actuelle<sup>2</sup>. À partir du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, il renvoie aux conquêtes fulgurantes qui ont permis la diffusion de l'islam. La Syrie et l'Irak sont écartelés entre le rêve de l'unité perdue du califat (que Daech, de façon monstrueuse, a tenté de reprendre à son compte) et la volonté de renforcer un sentiment national fragile face aux contestations et aux aspirations centrifuges.

Saddam Hussein s'identifiait à Nabuchodonosor (roi de Babylone en 605-562 av. J.-C.) et à Assurnasirpal (roi d'Assyrie en 883-859 av. J.-C.). Dans les années 1980, il lance un projet colossal de reconstruction de Babylone, les ruines de la fameuse cité antique devant être recouvertes de reproductions à l'identique des édifices du passé. Le dictateur fait graver son nom sur des briques, selon la coutume des anciens souverains babyloniens : « Restauration du palais du roi Nabuchodonosor sous le règne du glorieux Saddam Hussein », pouvait-on lire. En 1980 également, le gouvernement iranien ayant refusé de réviser les accords frontaliers conclus avec le chah, Saddam déclenche la guerre. Il croit – à tort – que l'armée iranienne ne pourra résister et que les Arabes

2. Voir *Répertoire des noms propres*, Arabie, p. 562.

d'Irak prendront fait et cause pour l'Irak. La guerre dure jusqu'en 1988 et fait un million de morts. L'Irak a tenu. Saddam cède de nouveau à l'*hybris* et à la *pléonexia* (l'excès et l'avidité, dénoncées par Thucydide) quand il annexe le riche Koweït en août 1990, même s'il reprend une vieille revendication de la monarchie irakienne qui voyait en l'émirat la « dix-neuvième province ». À l'issue de la première guerre du Golfe, Saddam évacue le Koweït (février 1991). Suit un long régime de sanctions : destinées à forcer l'Irak à éliminer ses armes de destruction massive, elles ont un effet désastreux sur la population. La détention de ces armes sert de prétexte (fallacieux) à la seconde guerre du Golfe, lancée en 2003 par George Bush Junior et Tony Blair : l'élimination du dictateur (justement) honni devait permettre à l'Irak de connaître enfin la démocratie et la paix. Il n'en a rien été : les Américains sont repartis, mais les violences n'ont pas cessé, exacerbées par l'établissement de l'« État islamique », annoncé le 4 juillet 2014 par Al-Baghdadi à la mosquée Al-Nouri de Mossoul.

Beaucoup d'Occidentaux ont cru à la fragilité du régime de Bachar el-Assad. Sous l'effet de la répression, le mouvement de contestation issu du « printemps arabe » a donné naissance à une rébellion armée, soutenue par les Turcs et les Saoudiens. La dictature imposée à la majorité sunnite par la minorité alaouite n'allait-elle pas s'effondrer ? C'était sans compter avec trois facteurs : 1/ l'appétit de Bachar à tirer les leçons du sort de Saddam et de

Kadhafi; s'il ne gagnait pas, quel qu'en fût le prix, il était condamné, y compris physiquement; 2/ les divisions entre l'Armée syrienne libre alliée aux Kurdes et les milices islamistes plus ou moins liées à Al-Qaïda; 3/ le soutien apporté à Bachar par les Russes et les Iraniens. À la faveur du conflit, Daech a occupé une partie du territoire syrien, notamment Raqqa et Deir ez-Zoz sur l'Euphrate ainsi que Palmyre. Comme en Irak, le « califat » de Daech a perdu son assise territoriale, mais reste capable d'attentats meurtriers. L'opération turque contre les Kurdes de Syrie a profité à Daech, mais aussi au régime de Bachar, qui contrôle les deux tiers du territoire au bout de huit ans d'une guerre qui a fait quelque 400 000 morts.

Paradoxe : la seconde guerre du Golfe menée par les Américains et les Britanniques contre Saddam Hussein, mais aussi la confiance accordée par les Occidentaux aux sympathiques forces démocratiques syriennes ont fait, outre la Russie et la Turquie, le jeu du régime iranien. Le poids du Hezbollah libanais en Syrie le conforte, de même que l'emprise croissante des milices chiïtes en Irak. L'empire perse ferait-il son retour ?

### 3. MÉTAMORPHOSES :

LE PÉTROLE, LA RELIGION ET L'EAU

#### *Du naphte au pétrole*

Le pétrole n'affleure qu'une fois dans l'*Anabase* : « Après trois étapes, on arriva à ce qu'on nomme la

“muraille de Médie” et on passa au-delà. C’était un mur immense, construit en briques cuites au feu et posées avec un ciment de bitume » (II, 4, 12; voir aussi la note 35). Mais son abondance était connue. Hérodote relatait déjà que le naphte était utilisé bouillant pour cimenter les briques entre elles ou pour tirer des flèches enflammées (*Histoires*, I, 179 et VIII, 52).

C’est seulement en 1907 qu’a été mis en service le premier puits de pétrole du Moyen-Orient, à l’ouest de l’Iran. Celui de Baba Gurgur, près de Kirkouk, a démarré en 1927. Sa nappe de gaz brûlait en permanence depuis quatre millénaires (Baba Gurgur veut dire « feu éternel » en arabe); c’est à ce site qu’a pu se référer Plutarque dans sa *Vie d’Alexandre* :

« Alors qu’Alexandre le Grand traversait toute la Babylonie, qui se soumit aussitôt à lui, son attention fut surtout attirée, dans la province d’Ecbatane, par un gouffre d’où jaillissaient continuellement des ruisseaux de feu, comme d’une source. Il contempla avec le même étonnement le ruissellement du naphte<sup>3</sup>, si abondant qu’il formait un lac non loin de ce gouffre. Le naphte est d’une certaine manière semblable au bitume; il est si

3. Il s’agit sans doute de pétrole brut: appelé naphte (du grec *naphtha*) jusqu’à son exploitation au XX<sup>e</sup> siècle, il est plus léger que l’eau; il peut s’enflammer spontanément en fonction de la température. Le bitume (ou asphalte, du grec *asphaltos*) est un pétrole lourd, comparable au mazout actuel. Selon son étymologie, le terme « pétrole » signifie « huile (latin *oleum*) de roche (grec *petra*) ».

sensible au feu que, avant même que la flamme n'entre en contact avec lui, il s'allume à l'éclat seul qu'elle jette et souvent enflamme l'air qui se trouve entre eux deux. Pour lui faire voir la nature et la force de ce liquide, les barbares arrosèrent avec celui-ci, en petites quantités, la rue qui conduisait aux quartiers d'Alexandre. Ils se placèrent à l'extrémité de cette rue et ils approchèrent leurs torches des premiers points qu'ils avaient arrosés. À peine ces premiers points eurent-ils pris feu que la flamme, sans le moindre laps de temps, se communiqua à l'autre bout de la rue avec la vitesse de la pensée et la rue s'enflamma sur toute sa longueur. » (*Vie d'Alexandre*, 35, 1-2, traduction P. C. A. C.)

Aujourd'hui, l'Irak est le sixième producteur mondial de pétrole. L'Iran a rétrogradé à la neuvième place du fait des sanctions américaines. On assiste, ces dernières années, à un étrange phénomène : la possession du pétrole et du gaz devient de plus en plus source de vulnérabilité. Alors qu'en 1973 les pays de l'OPEP faisaient trembler l'Occident, l'arme du pétrole a largement perdu de sa puissance. Les causes en sont notamment l'augmentation de la production américaine, l'émergence de nouvelles sources d'énergie et la récession. Le développement excessif du secteur pétrolier pénalise les autres secteurs et se retourne contre le pays quand la demande faiblit ou quand émergent des offres alternatives. Il rend le pays plus vulnérable aux pressions extérieures : le pétrole, qui était jadis une arme de l'OPEP contre les

pays occidentaux, est devenu, par le jeu des sanctions, une arme aux mains des États-Unis contre l'Irak, puis l'Iran.

La Turquie, elle, joue sur plusieurs tableaux : elle tire paradoxalement sa force – ou son pouvoir de nuisance – des hydrocarbures qu'elle ne maîtrise pas encore ; elle a découvert un grand gisement de gaz naturel en mer Noire qu'elle espère exploiter à partir de 2023 ; elle poursuit ses prospections en Méditerranée orientale ; elle a signé un accord de délimitation des frontières maritimes avec le gouvernement d'union nationale libyen, qu'elle soutient militairement ; mais elle développe aussi son potentiel hydro-électrique, éolien, géothermique et nucléaire ; enfin, elle construit oléoducs et gazoducs qui lui apportent de substantiels revenus tout en lui donnant des moyens de pression sur l'Europe, y compris la Grèce. L'oléoduc Bakou-Tbilissi-Ceyhan (BTC) permet d'acheminer le pétrole de la mer Caspienne depuis l'Azerbaïdjan jusqu'au port de Ceyhan, près duquel passèrent les Dix-Mille à la suite de Cyrus (I, 4, 1-2).

### *Le facteur religieux*

La religion est omniprésente dans l'*Anabase* : les généraux offrent des sacrifices et consultent les dieux avant chaque décision importante. Mais elle ne sert pas de critère discriminatoire entre les peuples barbares ou entre eux et les Grecs. Prières et rituels restent proches. Xénophon décrit les mœurs bizarres de telle ou telle

peuplade, mais, à part quelques brèves notations (I, 4, 8), semble peu s'intéresser à leurs croyances.

Il en va autrement aujourd'hui. La religion distingue les communautés. Les régimes en font un objectif et un moyen. L'Iran des mollahs se donne pour mission de défendre l'islam, particulièrement le chiïsme. À cet égard, même si Téhéran peut se féliciter de l'échec de l'Occident, la victoire des Talibans sunnites en Afghanistan a de quoi l'inquiéter. Pour la Turquie d'Erdoğan aussi, la religion est un instrument politique. Les inclinations personnelles d'Erdoğan ne font pas de doute. Il a milité chez les jeunes du parti islamiste MSP. L'idéologie de son parti, l'AKP (Parti de la justice et du développement), est proche de celle des Frères musulmans. Mais il utilise aussi la religion pour rompre avec l'héritage d'Atatürk et se réclamer de l'empire ottoman : transformation (à nouveau) de Sainte-Sophie en mosquée, attaques contre le président Macron au sujet de la laïcité.

C'est évidemment Daech qui a poussé le plus loin l'identification entre « religion », État, conquête, violence et élimination des minorités : chrétiens, chiïtes, yézidis. La frénésie meurtrière de Daech ne doit pas occulter la cohérence de son dessein politique : Al-Baghdadi et ses hommes ne cherchaient pas seulement à semer la terreur parmi les infidèles, mais à construire un nouveau califat qui abolirait les frontières artificielles nées des accords Sykes-Picot.

Le fanatisme se mesure aussi à son traitement des



vestiges du passé. Daech s'est employé à détruire les sites pré-islamiques, notamment Nimroud (Larissa chez Xénophon) en Irak et Palmyre en Syrie. Les Dix-Mille étaient passés à Larissa alors que la ville était abandonnée : « Les Grecs marchèrent le reste du jour sans être inquiétés et ils parvinrent au bord du Tigre. Là se trouve une ville grande, mais abandonnée, nommée Larissa. Elle était autrefois habitée par les Mèdes [...]. À l'époque où les Perses cherchaient à arracher l'empire aux Mèdes, le Grand Roi avait fait le siège de la ville, sans réussir à la prendre par quelque moyen que ce soit. Mais, à un moment donné, un nuage obscurcit le soleil jusqu'à le faire disparaître complètement : les habitants abandonnèrent alors la ville. C'est ainsi que Larissa fut prise » (III, 4, 6-8). Toute différente est l'attitude des gouvernements islamo-conservateurs turc et même iranien. Certes, à Sainte-Sophie redevenue mosquée, fresques et mosaïques ont été dissimulées sous des rideaux. Mais il n'est pas question de les détruire, pas plus qu'il n'est question de s'attaquer aux sites archéologiques, lyciens, grecs, chrétiens ou hittites. Les ayatollahs iraniens ne se réclament plus de l'empire de Cyrus et de Darius, mais entretiennent avec soin sites et musées. Le passé pré-islamique n'est pas récusé : même s'il est mis en perspective, il fait partie de la grandeur millénaire de l'Iran.

### *Les fleuves : enjeux stratégiques*

Les fleuves ont gardé leur importance dans la guerre contemporaine : comme au temps de Xénophon, il faut les franchir ou empêcher l'ennemi de le faire.

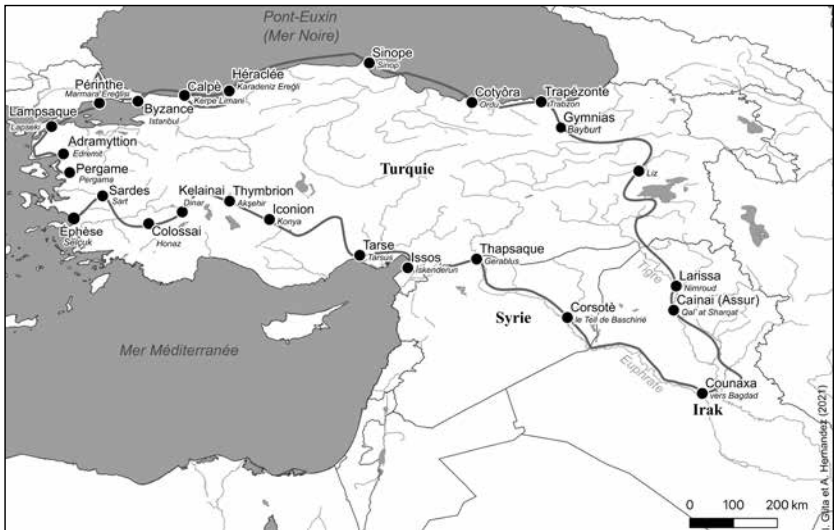
Parmi les sites détruits pendant la guerre civile syrienne figure le « pont des Français » de Deir ez-Zor. En juillet 2015, la coalition internationale a détruit deux ponts utilisés par Daech entre la ville syrienne de Boukamal et la frontière irakienne. Détruire les ponts était déjà une tactique courante dans l'Antiquité, comme en témoigne Xénophon : « Les Perses [...] avaient peur que les Grecs ne coupent le pont et ne restent retranchés dans cette espèce d'île, avec pour protection le Tigre d'un côté et le canal de l'autre. Ils tireraient les provisions nécessaires de cette terre entre deux eaux, vaste et fertile, peuplée de cultivateurs. En plus, l'endroit deviendrait aussi un bon refuge pour qui voudrait s'attaquer au Roi » (II, 14, 22). Détruire... ou construire un pont improvisé : « Cyrus partit de Sardes à la tête des troupes que je viens d'énumérer ; il traversa la Lydie en trois étapes, soit un trajet de vingt-deux parasanges, 112 km, jusqu'au bord du Méandre, le *Büyük Menderes* (Turquie). La largeur du fleuve à cet endroit est de deux plèthres, 60 m. Cyrus le traversa sur un pont constitué de sept bateaux reliés entre eux » (I, 2, 5). La technique a perduré : pendant la guerre civile syrienne, tous les ponts de Deir ez-Zor ayant été détruits, les militaires syriens et russes ont installé un pont flottant sur l'Euphrate.

Cependant, l'eau est devenue un enjeu stratégique multiple. Le bassin du Tigre et de l'Euphrate est partagé entre la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Iran. Lors de la guerre Iran-Irak, Saddam Hussein a asséché les marais du Chott el-Arab, officiellement pour étendre les surfaces agricoles, mais aussi pour faire partir les populations chiites soupçonnées de sympathie pour l'Iran. La Syrie et l'Irak accusent la Turquie d'aggraver les effets de la sécheresse en multipliant les barrages le long de l'Euphrate. L'Irak et la Syrie ont eux-mêmes construit des ouvrages hydrauliques comme le barrage Saddam sur le Tigre, les barrages de Taqba (dont Daech s'était un temps assuré le contrôle), Tichrine et al-Baath sur l'Euphrate.

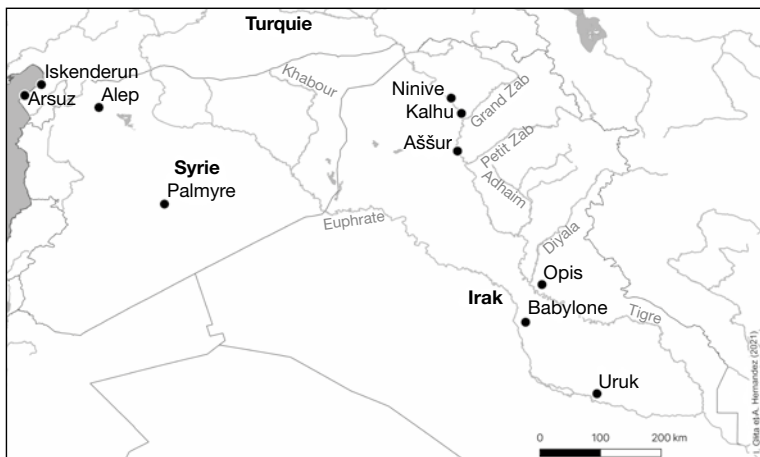
Les tensions entre États portent sur le débit des fleuves et les quantités disponibles. Elles laissent de côté les préoccupations environnementales : appauvrissement et salinisation des sols, destruction de la faune et de la flore des marais, contamination des nappes phréatiques. Xénophon ne reconnaîtrait plus aujourd'hui le Méandre : le Büyük Menderes est un des fleuves les plus pollués de Turquie. L'eau, devenant une denrée rare, risque d'être de plus en plus une source de conflits là où une coopération régionale serait nécessaire pour pallier les effets de la dégradation de l'environnement et du changement climatique. La menace proférée par Daech de faire sauter le barrage de Taqba ne s'est pas réalisée. Mais, ici comme ailleurs, les prochaines guerres pourraient être des guerres de l'eau.



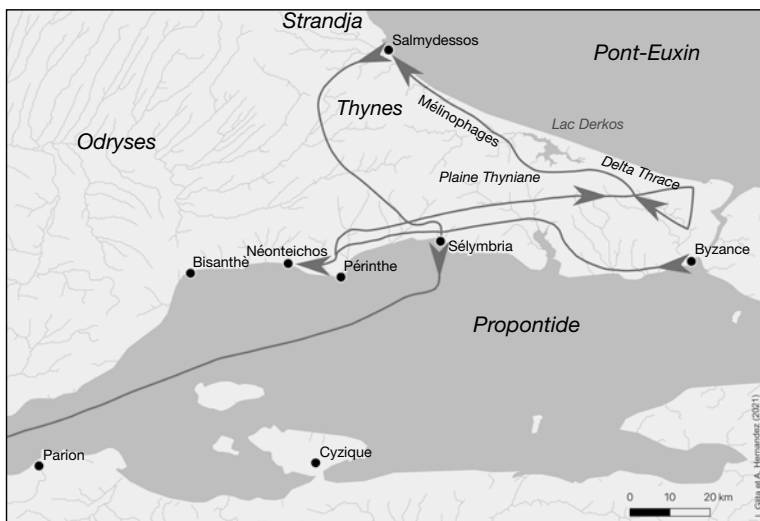
L'EXPÉDITION DES DIX-MILLE : REPÈRES ANTIQUES



L'EXPÉDITION DES DIX-MILLE : REPÈRES CONTEMPORAINS



AUTOUR DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE



DE LA MER DE MARMARA (PROPONTIDE)  
À LA MER NOIRE (PONT-EUXIN)

*Cartes réalisées par Ivan Glita et Auriane Hernandez.*



NOTE SUR LA TRADUCTION  
ET LA COMPOSITION DE L'OUVRAGE

Le texte grec de référence est celui de l'édition teubnérienne de Carolus Hude, Leipzig, 1932. Nous avons choisi de travailler également à partir de l'édition de Hude complétée par le travail de John Peters en 1972 (C. Hude-J. Peters, Leipzig, 1972). Cette édition, sans toucher au texte établi par C. Hude, apporte des *addenda et corrigenda*, qui élargissent le champ de la réflexion critique, en prenant notamment en compte d'autres éditions du texte, dont celle de Paul Masqueray (Budé, Paris, 1930-1931, 2 vol.). Les ajouts de Peters à l'édition de Hude suggèrent des pistes, voire parfois des modifications possibles : nous en avons modérément usé. Nous avons cependant eu recours au droit de correction et de retouche pour les petits résumés interpolés par des copistes en tête des livres II, III, IV, V et VII. Nous n'en avons conservé que les éléments pertinents pour assurer une transition qui sauvegarde la

numérotation traditionnelle des paragraphes, maintenue ici.

Nous avons choisi de rendre les noms et prénoms dans leur graphie ancienne. Afin que le contexte historique et géographique soit immédiatement perceptible à tout lecteur d'aujourd'hui, nous avons inséré en italique dans le texte même de Xénophon les équivalents des toponymes contemporains comme ceux des mesures. Pour cela, nous nous sommes appuyés pour l'essentiel sur le travail de l'archéologue Valerio Massimo Manfredi, avec les identifications qu'il a proposées dans son ouvrage *La strada dei Diecimila. Topografia e geografia dell'Oriente di Senofonte*, Edizioni Universitarie Jaca, Milan, 1986, ainsi que sur le *Kommentar zu Xenophons Anabasis*, d'Otto Lendle, Darmstadt, 1995.

Pour les fonctions militaires, nous avons fait le choix de traduire le terme de *stratégos* par « chef de corps », comme Denis Roussel, et celui de *lochagos* par « commandant de compagnie », afin de donner des équivalents adaptés à ces fonctions aujourd'hui.

Convaincus que le passionnant récit de Xénophon doit pouvoir être lu d'une seule traite, nous avons tenu à le traduire de la manière la plus simple et directe possible, en respectant au plus près sa dynamique propre. Nous avons voulu également éclairer cette traduction par un *Prélude* qui apporte au lecteur tous les éléments nécessaires à la compréhension de la situation initiale, par un répertoire complet et détaillé des noms des personnages



et des lieux et par des repères temporels indispensables. Nous l'avons accompagnée également par des regards croisés, sur les héros et les héroïnes de cette expédition, que nous avons rédigés : *Les Hommes de bronze, La bataille de Counaxa, une victoire sans vainqueurs, Des femmes dans un monde de guerriers, À la rencontre des barbares*. Le regard *Portrait de Xénophon en oiseau rare* a, quant à lui, été écrit par Arnaud Zucker, spécialiste de la littérature grecque antique. Nous avons complété ces regards par des synthèses sur l'armée des mercenaires grecs, ainsi que sur les mesures et les monnaies. Nous avons demandé à Ivan Glita et Auriane Hernandez, l'un géographe, l'autre historienne, de réaliser des cartes qui donnent à voir les étapes de l'expédition à la fois dans l'Asie Mineure d'hier et d'aujourd'hui. C'est aussi en vue d'une confrontation géopolitique entre les peuples rencontrés autrefois par les Dix-Mille avec ceux qui sont présents actuellement dans cette région que nous avons sollicité, Stéphane Gompertz, ambassadeur de France, et sa riche expérience, pour préfacer cet ouvrage. Nous les remercions tous particulièrement.

Pascal Charvet/Annie Collognat



## PRÉLUDE

### DU CONTE AU DRAME

« Darius et Parysatis avaient deux fils : l'aîné se nommait Artaxerxès ; le plus jeune, Cyrus. » Tout commence comme un conte exotique, à Babylone, la fabuleuse capitale de l'empire perse, en 404 avant J.-C. Mais le roi de Perse, Darius II, meurt. Cyrus dit le Jeune, prince éclairé et séduisant, est alors possédé par une seule ambition : s'emparer du trône de son frère Artaxerxès. Le conte tourne d'emblée au conflit fratricide : dans la dynastie achéménide, le trône revient traditionnellement à l'aîné, mais en réalité la succession se joue dans le rapport de forces qui s'instaure après la mort du souverain ; le plus puissant finit toujours par l'emporter. Aussi le conflit latent entre les deux frères ne fait-il que s'exacerber. Une guerre se prépare dans le plus grand secret en Lydie, la riche province d'Asie

Mineure dont Cyrus a été fait satrape par son père, à l'ouest de la Turquie actuelle.

*Tensions sur fond de préparatifs militaires*

La même année 404, Sparte remporte une victoire définitive sur Athènes et met fin à la longue guerre du Péloponnèse, commencée vingt-sept ans plus tôt. Dans les derniers temps de cette guerre, Cyrus avait apporté une aide substantielle aux Spartiates, qui lui étaient donc redevables : il entretenait avec eux des liens d'hospitalité étroits, comme avec d'autres Grecs. Ces liens, qui mêlent intimement amitié, hospitalité reçue et service rendu, régissent les relations mutuelles en engageant fortement ceux qui les nouent. À partir de la Lydie, Cyrus continue de maintenir une intense activité diplomatique et militaire. Il recrute le plus possible de troupes grecques pour soutenir sa propre armée.

Depuis Cyrus le Grand, au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'emploi de mercenaires grecs est une pratique courante dans l'empire perse : ils sont recherchés pour leurs qualités techniques sur le marché de la guerre professionnelle, en Perse comme en Égypte et tout autour de la Méditerranée. La demande de mercenaires par les grands dignitaires de l'empire achéménide demeure constante et celle de Cyrus le Jeune suit en cela l'usage de son temps. À titre personnel, il est impressionné par la puissante machine de guerre que constitue leur formation de fantassins lourdement armés, *la phalange hoplitique grecque*, notamment

spartiate : résolument soudée, elle enfle comme une vague – l'image est de Xénophon – et elle assure le moment décisif de la victoire dans toute bataille rangée.

Cyrus tient plus que tout à préserver le secret de son expédition : son frère, le Grand Roi, ne doit pas s'interroger sur ses mouvements de troupes et les mercenaires grecs pourraient refuser de se lancer dans une aventure aussi périlleuse. Il l'habille donc d'un prétexte fallacieux : il déclare avoir le projet de mener une campagne punitive contre les Pisidiens, un peuple du sud-est de la Lydie continuellement en révolte contre le pouvoir perse.

Les mercenaires qu'il enrôle sont des volontaires qui viennent de différentes cités grecques comme Sparte, Stymphale, Mégare, Orchomène, Asinè. Ces 13 000 soldats sont pour une large part originaires du Péloponnèse, d'où Sparte étendait à cette époque-là sa domination sur tout le monde grec. Ces hommes aguerris, souvent des « vétérans » de la guerre du Péloponnèse, se sentent alors démobilisés, voire déclassés : certains sont en guerre depuis plus de vingt-cinq ans. Ils font penser à ces hommes de la première Renaissance, compagnons d'un condottiere, prêts à devenir mercenaires pour accomplir le seul métier qu'ils connaissent et pour survivre avant tout. S'ils viennent de cités grecques et de milieux divers, tous les mercenaires ont été formés selon des règles de fonctionnement communes : les décisions sont prises à la majorité de l'assemblée des chefs de corps, voire de tous les soldats réunis.

La plupart des chefs de cette armée essentiellement composée d'hoplites – l'infanterie lourde – convergent vers Sardes, métropole de la satrapie de Lydie et lieu du rendez-vous donné par Cyrus, mais certains rejoignent l'expédition par mer comme Cheirisophos le Spartiate, qui accoste à Issos après avoir longé la côte sud de l'actuelle Turquie.

## PLACE AUX PROTAGONISTES

### *Du côté des mercenaires grecs*

Au début de l'expédition, les troupes sont sous l'autorité des chefs qui les ont recrutées :

**Cléarchos**, le bourru, un exilé de Sparte, un *philopolemos*, un « amoureux de la guerre », comme d'autres le sont de leur amante ou de leur amant.

**Ménon**, le cupide, qui vient de Thessalie et que Platon a mis en scène dans l'un de ses dialogues, le *Ménon*.

**Proxénos** le Thébain, hôte aimable et militaire bienveillant, disciple du sophiste Gorgias : c'est lui qui entraîne dans l'aventure son ami Xénophon.

**Agias** l'Arcadien et **Socratès** l'Achaïen, deux braves parmi les braves.

Après la disparition de ces chefs, victimes du piège tendu par le Perse Tissaphernès, d'autres hommes prennent le relais, dont :

**Cheirisophos**, le Spartiate exemplaire, un militaire expérimenté.

**Sophaïnetos** l'Arcadien : il est sans doute l'auteur d'une première *Anabase* dont le texte est aujourd'hui perdu, ce qui aurait pu amener Xénophon à écrire la sienne pour lui répondre et corriger son récit.

Et enfin **Xénophon** l'Athénien, soldat et philosophe, « ni chef de corps, ni commandant de compagnie, ni même soldat », comme il le dit lui-même lorsque débute l'expédition. C'est lui qui rapporte l'odyssée de ces guerriers que la tradition appelle les « Dix-Mille » : pour entretenir le principe d'un récit impartial et objectif, il aurait publié son *Anabase* sous un pseudonyme, celui de Thémistogènes de Syracuse<sup>4</sup>. L'un des premiers, il parle de lui à la troisième personne : Jules César ou le général de Gaule reprendront des siècles plus tard ce mode distancié d'écriture dans leurs mémoires de guerre.

*...du côté de Cyrus*

Quand débute l'expédition, Cyrus et ses partisans ont le vent en poupe et les faveurs du destin.

4. Xénophon cite lui-même ce nom d'auteur dans ses *Helléniques* (III, 1, 2). Plutarque (II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) explique ainsi sa démarche : « Xénophon fut lui-même la matière de son histoire. Il écrivit les marches de son armée et toutes ses actions d'éclat. Il cite cependant sur ces mêmes événements Thémistogène de Syracuse, à qui il semble faire honneur de son histoire, et parle de lui-même comme d'un autre afin d'inspirer plus de confiance » (« Les Athéniens se sont-ils illustrés plus par les lettres que par les armes ? », *Œuvres morales*, 345e 1-3).

**Cyrus** a été nommé satrape de Lydie, de Grande Phrygie et de Cappadoce par son père.

**Parysatis**, la redoutable reine mère, l'épouse du Grand Roi: elle soutient Cyrus, son fils cadet, contre Artaxerxès, son fils aîné.

**Ariaios**, l'un des fidèles de Cyrus, commande sa cavalerie. Après la bataille de Counaxa, il est le seul survivant de l'entourage proche de Cyrus. Il prend la fuite et passe du côté d'Artaxerxès.

**Épyaxa**, la séduisante épouse du roi de Cilicie, Syennésis, et vraisemblablement l'une des maîtresses de Cyrus, retient aussi l'attention: elle intervient pour que son mari accepte de négocier avec le prince. Lors de la revue militaire que Cyrus organise pour elle, elle demeure frappée d'étonnement et d'admiration devant la démonstration de force de la phalange.

*...et du côté d'Artaxerxès II*

Aux côtés d'**Artaxerxès II**, dit le Grand Roi, plusieurs chefs perses conduisent les troupes royales, dont:

**Abrocomas**, satrape de Phénicie, est un ennemi juré de Cyrus; c'est lui que Cyrus présente comme la cible de son expédition; il est l'un des quatre chefs des troupes royales, mais, venu d'Égypte, il arrive trop tard pour participer à la bataille décisive de Counaxa.

**Orontas** est un parent de Cyrus: il le trahit pour passer dans le camp d'Artaxerxès; arrêté, il est exécuté par Cyrus.



**Tissaphernès**, satrape de Carie, est considéré comme un ami par Cyrus, mais il trahit très vite le prince en l'accusant auprès d'Artaxerxès de comploter contre lui ; grâce à lui, le Roi apprend que Cyrus prépare une expédition pour le détrôner.

#### LA VAGUE MONTANTE

L'armée conduite par Cyrus quitte Sardes – à quatre-vingt-dix kilomètres à l'intérieur des terres à partir de l'actuelle Izmir en Turquie – et se met en route au printemps 401 avant J.-C. Les Perses et les 12 000 mercenaires grecs vont accomplir près de trois mille kilomètres pour leur « anabase » : ils « montent » vers les hautes terres jusqu'à Babylone, où se trouve le Grand Roi. Seul Cléarchos connaît le but poursuivi : détrôner le frère de Cyrus. Le véritable objectif n'est révélé aux soldats qu'une fois traversées les terres correspondant aujourd'hui à l'ensemble de la Turquie d'ouest en est. Les troupes de Cyrus forment une armée cosmopolite qui déferle comme une vague. Dans le claquement des étendards et le cliquetis des armes, on entend la multitude des dialectes grecs et perses, le bruit des chariots qui avancent avec la masse des non-combattants mêlant les devins, les femmes qui suivent leurs amants, les interprètes, les soldats affectés au train des bagages, les esclaves et les animaux.

Quand, à la fin de l'été 401, Cyrus franchit les « Portes

de Syrie », il donne à son expédition un caractère radical et irréversible. Le Grand Roi, alerté par son satrape Tis-saphernès, a compris les intentions belliqueuses de son frère : il se prépare de son côté à le recevoir et, déjà, il fait creuser un ouvrage de défense, un immense fossé...

Les mercenaires grecs qui progressent dans cet empire découvrent ses grandes satrapies et ses territoires de plus en plus inconnus. Habités aux vallées étroites de la Grèce, ils sont surpris par les plaines infinies et les fleuves gigantesques, le faste des résidences royales et la richesse de leurs parcs, qu'on appelle des « paradis ». Ils observent la réalité de la Perse, la vie de ces « barbares » dont ils ont si souvent entendu parler depuis les guerres médiques. Les récits mythiques leur ont donné à rêver l'Asie comme un pays de Cocagne : de Troie, la cité « riche en or » de Priam, chantée par Homère, aux jardins suspendus de Babylone, des paillettes charriées par le fleuve Pactole aux trésors du Phrygien Midas ou du Lydien Crésus. Les couleurs et l'éclat des vêtements les étonnent, car les Perses sont depuis longtemps passés maîtres dans l'art de la teinture des étoffes. Les Grecs sentent des odeurs puissantes et inconnues : le parfum des plantes du jour, différent de celui des plantes de la nuit, et aussi les saveurs épicées de la nourriture.

En traversant le désert d'Arabie, aujourd'hui le nord de la Syrie, ils découvrent les autruches, ils chassent les outardes et les ânes sauvages. Leur avancée est rythmée comme une mélopée par le tempo des étapes ; Xénophon

les note à la manière d'une *périégèse* : un « guide de voyage » qui associe de brèves observations à des noms de localités, de fleuves ou de montagnes. Chaque jour de marche, les Grecs effectuent en moyenne cinq parasanges – cette unité de mesure perse nommée *farsang* correspond à la distance que l'on peut parcourir en une heure, soit environ 5,1 kilomètres. Ils parcourent ainsi en moyenne vingt-cinq kilomètres par jour. En octobre ou novembre 401 avant J.-C., ils parviennent au village de Counaxa, sur la rive gauche de l'Euphrate, à une soixantaine de kilomètres au nord de Babylone, mais ils n'iront jamais jusqu'à la capitale de l'empire, car c'est à Counaxa que se joue le destin des deux frères.

#### LA BATAILLE DE COUNAXA ET LA FIN D'UN RÊVE

Le terrain est aride et les forces en présence sont bien moins importantes que Xénophon ne les a évaluées : d'après les estimations les plus probables, on peut compter 50 000 hommes du côté d'Artaxerxès et 30 000 hommes du côté de Cyrus, dont près de 13 000 mercenaires grecs. L'affrontement finit par tourner à la catastrophe : après une charge victorieuse, Cyrus se retrouve isolé au milieu des troupes ennemies ; il a blessé son frère, mais il est tué d'un coup de javelot sous l'œil.

Étrange bataille, en effet : profondément dissymétrique, elle voit la mise en œuvre de stratégies différentes, presque antagonistes. D'un côté, en appui à l'armée

perse de Cyrus, les troupes d'élite des mercenaires grecs constituées de fantassins : pour l'essentiel, des hoplites combattant coude à coude, quasiment invincibles aussi bien face à d'autres fantassins qu'à des cavaliers. De l'autre, l'armée du Grand Roi, forte avant tout de ses 10 000 cavaliers expérimentés, car ses fantassins, bien que très nombreux, ne sont guère fiables. Sans chercher à combattre directement la phalange grecque, car ils savent qu'ils ne parviendront pas à briser son « mur », les cavaliers perses pratiquent la tactique de l'esquive jusqu'au moment favorable où ils pensent pouvoir isoler les mercenaires grecs dans la plaine et les déborder par les ailes. Il s'agit ensuite de les anéantir à distance grâce aux archers et aux frondeurs : avec une stratégie assez semblable, le Parthe Suréna exterminera les légions romaines de Crassus lors de la bataille de Carrhes en 53 avant J.-C.

Adossé à l'Euphrate, Cléarchos, le chef des troupes grecques, anticipe le risque d'encerclement : son refus de suivre la périlleuse consigne tactique de Cyrus, qui lui demande de le rejoindre, s'explique largement par sa volonté de ne pas tomber dans le piège. Quand Cléarchos se décide enfin à lancer la charge, par deux fois il est victorieux, mais l'ennemi prend la fuite ; comme dans un ballet bien réglé, la cavalerie perse se dérobe et disparaît. Après ce chassé-croisé, tous croient avoir gagné : les Perses parce qu'ils ont tué Cyrus, et les Grecs pour avoir mis l'armée perse en déroute par deux fois.

## LA DESCENTE AUX ENFERS

Rapidement, l'affaire tourne court. Les mercenaires grecs découvrent leur camp ravagé, leur ravitaillement pillé; ils apprennent la mort de Cyrus et comprennent qu'ils vont devoir désormais négocier, ou se battre contre le roi de Perse Artaxerxès. Ils se rendent compte qu'ils ont été, en réalité, bernés par leurs ennemis. Cléarchos tente alors d'offrir ses services à Artaxerxès, pour l'aider à soumettre plusieurs peuples de l'empire perse, dont les Mysiens et les Pisidiens toujours en rébellion contre le Roi. Une trêve est ainsi envisagée; Tissaphernès, qui négocie habilement pour le Roi, pratique la feinte et la ruse: il finit par prendre au piège les chefs grecs, qui sont exécutés, et il lance l'armée royale contre les mercenaires grecs. La débâcle commence: leur expédition prend le tour d'une descente aux enfers dans l'Asie hostile.

## SURVIVRE: L'ODYSSÉE DES DIX-MILLE

C'est alors que commence l'aventure du retour, la « catabase »: la « descente » des hautes terres vers le Pont-Euxin, cette mer dite hospitalière par euphémisme, aujourd'hui la mer Noire. Sans repères géographiques, les Grecs sont contraints de s'unir pour survivre au milieu des dangers, dans un environnement menaçant. Ils ne sont plus désormais que les « Dix-Mille ». Élu chef de corps, Xénophon va jouer un rôle de plus en plus central.

Tout au long de cette retraite, il n'a de cesse de prendre la parole au cours des assemblées de l'armée pour exhorter les soldats à s'organiser et à garder espoir en Zeus Sauveur. À choisir aussi de vivre coûte que coûte, convaincu que l'on ne meurt que si l'on veut mourir, que tout est affaire de volonté dans sa conception aristocratique du monde. Seuls, en plein cœur de l'empire perse, attaqués par une armée ennemie impressionnante, les Dix-Mille sont souvent en proie aux angoisses et au découragement, mais ils décident toujours de faire front ensemble, même contre l'impossible, et d'avancer tout en combattant sans répit. S'ils accomplissent des prouesses titanesques, c'est certes par instinct de survie, mais aussi parce qu'ils incarnent l'esprit du voyage, la marche ascensionnelle vers les hauts plateaux de l'Anatolie ou les montagnes de l'Arménie : portés par leur courage et leur énergie, ils franchissent fleuves, cols et déserts ; ils se lancent à la découverte de l'inconnu. Ce qu'ils vont accomplir sur les routes intérieures de la Perse fut plus difficile à réaliser que l'exercice quotidien de toutes les vertus prônées par Platon, disciple de Socrate, comme Xénophon.

Cette « longue marche » familiarise progressivement les Grecs avec l'Orient, en les mettant toujours davantage et plus profondément au contact de façons de vivre et d'agir bien différentes des leurs. Si nombre de ces mercenaires sont là pour la solde et pour remplir le contrat passé entre leurs chefs et Cyrus, d'autres, à l'instar

de Xénophon, sont également animés d'un désir de connaître, de découvrir, autant pour aller à la rencontre de ces terres fabuleuses que pour y combattre. S'ils regardent les pays qu'ils traversent avec leur regard grec – comment pourrait-il en être autrement ? –, ils ne sont pas aussi helléno-, voire athéno-centrés que l'orateur grec Isocrate, ni armés de leurs seuls préjugés anti-perses. Ils savent porter leur regard au-delà de l'horizon des cités grecques, même si leur méfiance à l'égard des Perses demeure chez eux comme une seconde nature. Pourtant, ni racisme ni mépris viscéral pour les « barbares » (un terme qui, chez Xénophon, renvoie avant tout à des distinctions géographiques) : plutôt une approche pragmatique des différences culturelles, ethniques, militaires et politiques des peuples rencontrés, et du respect pour le courage des adversaires. « Toute hypocrisie coloniale leur est étrangère », écrit Italo Calvino<sup>5</sup>. L'aventure des Dix-Mille devient, autant qu'une geste héroïque, un extraordinaire voyage d'exploration et de découverte qui marque un tournant pour les Grecs dans leur connaissance de la Perse.

Xénophon nous livre des descriptions ethnographiques de première main : la nature, la géographie, les coutumes et l'organisation sociale des habitants de la Perse sont restituées au fil des pages de son récit. Les

5. Introduction à l'édition de *l'Anabase*, de Xénophon, traduction et notes de Franco Ferrari, BUR, Milan, 1978.

Grecs mangent des dattes d'une grosseur exceptionnelle, boivent de la bière à la paille chez les Arméniens, découvrent leurs maisons enterrées. Ils goûtent au miel toxique qui les plonge dans la fureur ou la torpeur. Certains ont un rêve, comme Xénophon lui-même : fonder une grande cité sur les rives de la mer Noire, en y mêlant mercenaires et habitants de la région.

« TEL UN ESSAIM DE SAUTERELLES »

Mais, quand bien même ils ne souhaiteraient que rentrer chez eux, ces professionnels de la guerre laissent un sillage sanglant au milieu des populations locales, pillant et massacrant selon la nécessité. Cette longue colonne de soldats serpente sur les routes perses, franchit des fleuves gigantesques, escalade de hautes montagnes : elle s'apparente à une plaie s'abattant sur le pays, ainsi que l'écrit encore Italo Calvino : « Ces dix mille hommes, armés, affamés, pillent et détruisent, tel un essaim de sauterelles, partout où ils arrivent. » Comme un « éclair famélique <sup>6</sup> », ils frappent dans l'instant et souvent de manière aléatoire. Ils portent sur leurs visages et sur leurs corps tous les ravages du monde, mais ils s'accrochent pourtant au seul sentiment qui les anime : l'orgueil d'être des hommes libres et non des barbares au sens où ils l'entendent, à savoir un étranger soumis à l'autorité d'un puissant. Ils

6. Saint-John Perse, *Anabase*, section VIII (1924).



savent intimement qu'ils sont maintenant hors de toute norme : plutôt des guerriers nomades pareils aux hordes des Goths ou des Vandales qui déferleront plus tard sur l'empire romain.

## DES HÉROS DE L'ERRANCE

En dépit des massacres et des razzias, restent l'élan, la découverte héroïque de l'inconnu, cette ouverture sur la Perse qui semble ne pas avoir de limites quand le ciel descend sur les montagnes des Cardouques et les hautes neiges de l'Arménie. Les Dix-Mille ont trouvé en Xénophon l'Athénien l'acteur et le chroniqueur qui sut, même au travers d'une narration manifestement orientée, enraciner leur périple dans la réalité géographique et historique de l'époque : les données archéologiques relevées ces dernières décennies par de nombreux chercheurs le confirment.

Les récits historiques sont souvent ceux d'une aventure brillante : lorsque Xénophon écrit, le lecteur pourrait s'attendre à des effets grandioses. Mais non, c'est bien d'une débâcle que Xénophon rend compte en magistral écrivain d'action, servi par la clarté incisive de son expression, sensible au détail concret, à la puissance des images, au sens du suspense et du rythme. En se méfiant de tout lyrisme excessif et en faisant sien avant la lettre ce mot de Hölderlin : « Là où la sobriété t'abandonne, là est la limite de ton enthousiasme », il transforme la

déroute des Dix-Mille en un récit déroutant. L'échec n'a jamais fait peur aux Grecs : Ulysse, Ménélas ou Héraclès, comme bien d'autres, ont eu leurs heures de gloire et leurs moments de faiblesse. C'est dans cette odyssée, cette errance formatrice en terre perse, que Xénophon apprit à connaître le monde et les hommes, « à l'instar d'Ulysse, le héros qui, selon Homère, "a connu les cités et le cœur des mortels"<sup>7</sup> ».

Vingt ans après cette incroyable aventure, dans sa ferme de Skillous au sein du Péloponnèse, Xénophon vit en exil, à moins de quatre kilomètres d'Olympie, le célèbre sanctuaire du grand Zeus. Lui qui aimait profondément ses soldats – certains le lui ont reproché – s'apprête à parler en leur nom, décidé à affronter cette fois l'opinion de ses compatriotes et le jugement de l'Histoire. Car la parole longtemps retenue – il le sait – possède le pouvoir de libérer enfin le passé et de remettre en marche le temps.

Comme vingt ans auparavant, quand les Dix-Mille se réunissaient en assemblée, Xénophon se lève et prend la parole...

7. Luciano Canfora, *Une profession dangereuse. Les penseurs grecs dans la cité*, Éditions Desjonquères, Paris, 2000.

LIVRE I

De Sardes vers Babylone :  
la marche de Cyrus et des mercenaires grecs



## CHAPITRE 1

### DEUX FRÈRES ENNEMIS

1. Darius<sup>8</sup> et Parysatis avaient deux fils : l'aîné se nommait Artaxerxès ; le plus jeune, Cyrus. Quand Darius tomba malade et sentit sa fin approcher, il voulut avoir ses deux fils à ses côtés. 2. Le plus âgé, Artaxerxès, se trouvait déjà à la cour de son père. Quant à Cyrus, Darius le fit venir de la province dont il lui avait confié le gouvernement avec le titre de satrape : il lui avait aussi donné le commandement de toutes les troupes du district militaire de la Plaine de Castôlos, près de Sardes<sup>9</sup>. Cyrus se mit donc en marche vers Babylone, avec Tissaphernès, qu'il croyait être son ami, et trois cents de ses hoplites grecs, pris dans son

8. Darius II, roi des Perses de 423 à 404 avant J.-C. Les personnages sont répertoriés et présentés p. 559.

9. Capitale de la satrapie (circonscription de l'empire perse) de Lydie, sur la rivière Pactole ; aujourd'hui Sart en Turquie (voir carte p. 28). Les lieux sont répertoriés et présentés p. ????

infanterie lourde, sous le commandement de Xénias de Parrhasia.

3. Après la mort de Darius, Artaxerxès monta sur le trône. C'est alors que Tissaphernès se mit à discréditer Cyrus auprès du Grand Roi son frère, en l'accusant de comploter contre lui. Artaxerxès le crut et fit arrêter Cyrus avec l'intention de le mettre à mort. Mais leur mère, Parysatis, intervint en sa faveur et obtint qu'il soit renvoyé dans la satrapie qu'il gouvernait.

4. Cyrus se retira : il était encore sous le choc du danger et de l'humiliation qu'il venait de subir. Il cherchait un moyen d'échapper à l'autorité de son frère et même, s'il le pouvait, de s'asseoir sur le trône à sa place. Il pouvait compter sur l'appui de leur mère Parysatis, car elle l'aimait plus que son frère, Artaxerxès, le souverain en titre. 5. Désormais, chaque fois qu'il recevait la visite d'un membre de l'entourage du Roi, Cyrus faisait en sorte de traiter son visiteur avec les plus grands égards pour qu'à son départ celui-ci se sente davantage son ami que celui de son frère. De plus, il s'appliquait à faire des soldats perses, dont il avait le commandement, des troupes aguerries, dévouées à sa personne. 6. En même temps, il recruta dans le plus grand secret un corps de troupe grec, de manière à prendre son frère à l'improviste, autant que possible.

Voici comment Cyrus recrutait ses troupes. D'abord, dans toutes les cités qui dépendaient de lui, il fit envoyer à chaque commandant de garnison l'ordre d'enrôler des

hommes du Péloponnèse, les meilleurs et les plus nombreux possible, en donnant comme prétexte que Tissaphernès préparait une attaque contre ces cités. En effet, les cités d'Ionie que le Roi avait placées sous l'autorité de Tissaphernès étaient toutes passées sous le contrôle de Cyrus, à l'exception de Milet.

7. Dans la cité de Milet, il y avait des citoyens prêts eux aussi à passer du côté de Cyrus; Tissaphernès s'en était rendu compte: il fit mettre à mort certains d'entre eux et exila les autres. Cyrus recueillit alors ceux qui avaient dû fuir; il réunit une armée et assiégea Milet, par terre et par mer, avec l'intention de réinstaller les exilés dans leur cité: c'était aussi un prétexte supplémentaire pour lever des troupes. 8. Il envoya ensuite des ambassadeurs au Roi pour lui transmettre sa requête: c'était à lui, son propre frère, que devait revenir le gouvernement de ces cités plutôt qu'à Tissaphernès. Leur mère appuya sa demande si bien qu'Artaxerxès ne soupçonna pas qu'il était la cible du plan ourdi par Cyrus: il se figurait que son frère faisait ces énormes dépenses pour lever des troupes à seule fin de combattre Tissaphernès. Il n'était pas fâché non plus de voir les deux hommes en guerre, d'autant plus que Cyrus continuait à lui envoyer les tributs versés par les cités qui dépendaient auparavant de Tissaphernès.

9. Entre-temps, un autre corps de troupe était recruté au service de Cyrus en Chersonèse, juste en face d'Abydos. Voici comment: Cyrus était entré en

relation avec Cléarchos, un exilé spartiate qui lui avait fait une excellente impression ; il lui avait donné dix mille dariques d'or<sup>10</sup>. Avec cette somme, Cléarchos avait recruté des troupes et, depuis la Chersonèse où il était basé, il combattait les Thraces qui habitaient au-delà de l'Hellespont, *le détroit des Dardanelles*, en Asie. Il rendait ainsi de si grands services aux Grecs installés dans les colonies de l'Hellespont qu'ils lui versèrent spontanément des fonds pour entretenir ses soldats. C'était là un deuxième corps de troupe entretenu secrètement pour le compte de Cyrus.

10. D'autre part, Aristippos le Thessalien, qui avait des liens d'hospitalité avec Cyrus, était aux abois dans sa patrie, car il était menacé par ses adversaires politiques. Il vint trouver Cyrus pour lui demander de quoi payer deux mille mercenaires pendant trois mois : il pourrait ainsi triompher de ses ennemis. Cyrus lui versa alors une somme suffisante pour payer la solde de quatre mille hommes pendant six mois, mais il lui demanda de ne pas faire la paix avec ses adversaires sans lui en avoir parlé auparavant. Et c'est ainsi qu'en Thessalie, à l'insu de tous, un troisième corps de troupe était maintenu à la disposition de Cyrus.

10. La darique, une pièce en or très pur (près de 24 carats), pesait 8,4 grammes ; elle portait l'effigie du roi de Perse, à l'origine Darius I<sup>er</sup> en archer, d'où son nom. En moyenne, une darique représentait la solde mensuelle d'un mercenaire au service des Perses (I, 3, 21). Voir « Mesures » p. 557.



11. Cyrus demanda encore à Proxénos le Béotien, qui était aussi son hôte, de le rejoindre après avoir recruté le plus de soldats possible : il s'agissait, prétendait-il, de conduire une expédition contre les Pisidiens, qui faisaient des incursions sur son territoire. Enfin, il envoya dire à Sophainétos de Stymphale et à Socratès l'Achaïen, avec qui il avait également des liens d'hospitalité, de le rejoindre après avoir recruté autant de soldats qu'ils le pourraient : ensemble, avec les exilés de Milet, prétextait-il, ils allaient faire la guerre à Tissaphernès. Tous firent ce que Cyrus avait demandé.



CHAPITRE 2

PARADIS, SCÈNES DE SÉDUCTION  
ET AFFRONTLEMENTS

1. Quand Cyrus estima que le moment était venu de prendre la route vers l'intérieur des terres, il donna comme motif qu'il souhaitait se débarrasser définitivement des Pisidiens installés sur son territoire. Il se mit à rassembler ses troupes barbares<sup>11</sup> et grecques, comme s'il entendait attaquer les Pisidiens. Il fit transmettre ses ordres : à Cléarchos, celui de le rejoindre avec toutes ses forces ; à Aristippos, celui d'envoyer tous les soldats dont il disposait, après s'être réconcilié avec ses adversaires en Thessalie ; à Xénias l'Arcadien, qui commandait au nom de Cyrus les mercenaires en garnison dans les cités d'Ionie, celui de le rejoindre avec tous ses soldats,

11. Le terme grec *barbaros* (« barbare ») s'applique aux peuples étrangers qui ne parlent pas le grec. Ici, l'expression *to barbarikon kai to hellénikon* (l'élément « barbare » et l'élément « hellène ») désigne les troupes perses de Cyrus et les mercenaires grecs qu'il a recrutés. Voir « À la rencontre des barbares », p. 547.

sauf ceux qui étaient indispensables à la garde des citadelles. 2. Il rappela aussi auprès de lui les troupes qui assiégeaient Milet; il invita les exilés milésiens à participer à son expédition, avec cette promesse: « Si l'objectif de cette campagne est atteint, je ne cesserai pas le combat avant de vous avoir ramenés dans votre patrie. » Les exilés milésiens obéirent avec plaisir, car ils avaient confiance en lui: ils prirent les armes et retrouvèrent Cyrus à Sardes. 3. Xénias réunit les mercenaires grecs provenant des cités d'Ionie et il arriva à Sardes avec près de quatre mille hoplites, des soldats lourdement armés; Proxénos fit de même avec mille cinq cents hoplites et cinq cents gymnètes, des soldats armés à la légère. Sophainétos de Stymphale amena mille hoplites; Socratès l'Achaïen, cinq cents; Pasion le Mégarien, trois cents hoplites et trois cents peltastes<sup>12</sup>. Pasion et Socratès faisaient partie des troupes qui avaient participé au siège de Milet. 4. Voilà les forces qui arrivèrent à Sardes.

Mais ces rassemblements de troupes n'échappèrent pas à l'œil vigilant de Tissaphernès; il jugea ces préparatifs militaires bien trop importants pour une expédition contre les seuls Pisidiens. Aussitôt, il se rendit auprès du Roi Artaxerxès avec une escorte de cinq cents cavaliers. 5. Dès que le Roi fut informé par Tissaphernès de

12. Dans l'armée grecque antique, les gymnètes et les peltastes constituent l'infanterie légère, alors que les hoplites forment l'infanterie lourde. Voir « Armée » p. 000.